

Introduction

Au seuil du troisième millénaire, l'Afrique vit sa seconde remise en question après sa décolonisation dans les années 1960. C'est une belle occasion pour nous de restituer une façade de l'Histoire de la République Démocratique du Congo. Plus que tout autre pays, le Congo a émergé péniblement de l'obscurantisme colonial. Son Histoire sciemment occultée est tellement entachée de crimes impunis et de violence institutionnelle qu'on ne peut la transcrire sans passion. Mais que faire d'autre devant des actes totalitaires, des gestes arbitraires, des mensonges démagogiques et des rhétoriques pseudo-intellectuelles qui ont émaillé tout un siècle ?

Le drame pour les historiographes africanistes est de devoir choisir entre la dépendance envers le malaise du silence de l'oralité et une pseudo-identification aux personnages charismatiques qui manient l'ordre politique responsable d'une frustration inéluctable. Il y a et il y aura, nous en sommes convaincus, plusieurs versions pour les mêmes événements. Les Historiens congolais pourront-ils un jour restituer leur véritable Histoire avec plus d'objectivité sur la base de travaux existants ? Ils sauront que les intellectuels de notre génération, avons été confinés dans un angélisme factice, acculés à une peur indistincte et un misérabilisme intellectuel. Comme les Carthaginois nous avons laissé aux Romains le soin d'écrire notre Histoire après la destruction de notre cité. Alors qu'il nous revenait de droit la dénonciation des erreurs du noyau pervers de nos maux : l'autocratie ; nous nous sommes gargarisés benoîtement de reportages et de chroniques dans lesquels tout devenait Histoire. Cette situation était révoltante et angoissante. Tout dépendait alors de l'angle d'observation du témoin. Le Belge a utilisé un langage qui ménageait le passé de ses parents, le Français (ou l'Américain) a focalisé son attention sur le rôle de son pays dans le cours de l'Histoire qu'il écrivait.

L'hagiographe a ménagé la susceptibilité des acteurs en jetant l'anathème sur la colonisation ou même parfois en l'enjolivant selon son degré de frustration et/ou de fascination aliénante(s), de telle sorte que celui qui n'a pas vécu l'époque coloniale ne saura guère distinguer les méfaits d'une dictature et d'une colonisation.

Issu d'une génération sacrifiée, nous récusons formellement cet art qui consiste à aligner les dates et les événements dans un ordre chronologique rigide en évitant subtilement de heurter la susceptibilité des acteurs. Cela n'est valable que pour les époques révolues dont seuls les dominants étaient les uniques sujets de l'Histoire. L'Histoire contemporaine est celle des peuples et celle de la République Démocratique du Congo en tant qu'Etat-nation est d'abord celle des Congolais. Ce sont eux, ces millions de laissés-pour-compte qui subissent depuis un siècle les brutalités, l'exploitation et la spoliation. Ce sont eux que nous appelons les générations condamnées : celle des grands-parents esclaves (exportés ou exploités sur place), celle des parents maltraités et subjugués par la colonisation, enfin celle des hommes et des femmes soumis depuis plus de quatre décennies au racket perpétuel des coteries ambitieuses et incompetentes. Ce sont eux qui payent le prix des guerres insanes et absurdes. Eux qui survivent déjà stoïquement dans une angoisse existentielle quotidienne et une misère abstruse, inexplicables dans un pays aux énormes potentialités économiques. Leurs cases sont bâties sur des millions de carats de diamants, leurs rivières charrient des paillettes d'or, leurs terres en friche peuvent nourrir des générations, leurs cours d'eau et lacs regorgent de poissons qui crèvent de vieillesse pendant que leurs enfants meurent de faim ou de Kwashiorkor !

Le pari du XXIème siècle sera de restituer aux peuples leur destin, leur âme et surtout leur Histoire. Pour cela, il faudra enterrer les arguties creuses des idéologies politiques ou économiques ; oublier les prétendus "pères de la nation", "parti-Etat" comme cela a été des "administrateurs coloniaux", de "métropole-mère-patrie". A notre humble avis, il faudra apprendre à dialoguer, à composer, à connaître son pays, à gouverner pour échapper à cette damnation. Il ne faut surtout pas se faire d'illusion, car il n'y a jamais eu de "paradis perdu congolais", mais une simple absence d'identité enjolivée, su-

blimée ; une sorte de miroir brisé qui restitue une diversité d'identités quand passe la bourrasque des mythes de développement, d'unité nationale, de paix retrouvée, d'indépendance économique et tout le salmigondis des slogans indigestes pour les non-initiés.

Notre travail se subdivise en trois parties : une partie historique d'un siècle dominé par la violence étatique ; une esquisse économique qui met en exergue la banqueroute du Zaïre de Mobutu, due en partie à une prédation pseudo-industrielle désastreuse ; un bilan social marqué par l'effondrement des valeurs sociales et par l'inversion des valeurs morales. Sa chute en mai 1997 a fait découvrir au monde que le Zaïre était mort avant lui. Héritier des ambiguïtés sur lesquelles était bâti son régime, Laurent-Désiré Kabila n'a pas su gérer une paix factice et précaire et une unité de façade.

La partie historique commence avec l'époque léopoldienne laquelle, tout en s'inscrivant dans un contexte d'expansion coloniale, a été dominée par une violence inouïe et une destruction massive des richesses naturelles du Congo. Cette destruction s'est accompagnée d'une déstructuration des sociétés autochtones et d'un bouleversement de leur mode de vie. L'alibi civilisateur justifiait-il l'infantilisation des Congolais ou leur exploitation brutale ? Vingt-trois ans plus tard, la brutalité des mercenaires du mythique Etat Indépendant du Congo fut remplacée par un terrorisme institutionnel et bureaucratique de l'Etat colonial. Pendant cinquante-deux ans, la colonisation belge multiplia les personnages charismatiques et les centres d'intérêts. Jouant de la carotte et du bâton, elle institua un paternalisme abâtardissant qui détermine encore aujourd'hui le comportement d'une génération de Congolais. Leur sevrage brutal en 1960 exacerba leur intime conviction qu'ils étaient génétiquement, mentalement et politiquement incapables d'assumer leur responsabilité. Les premiers dirigeants congolais crurent alors qu'il suffisait de crier leurs non-dits, de transgresser les interdits pour se désaliéner. Ils oublièrent de s'amender, de faire des bilans jusqu'au désastre. D'aucuns, fascinés par le pouvoir et ses fastes érigèrent l'hédonisme boulimique en mode de gestion. Retrouvant les réflexes "*fondateur*" de Léopold II, Mobutu géra (sic) *déloyalement* le pays comme sa propriété privée. Imitant jusqu'à la caricature le monarque belge, il utilisa

la surenchère comme un leurre et se lova à l'intersection des mondes, manipulant les contradictions des rapports de force qui prévalaient durant la guerre froide pour assurer sa longévité politique et celle de ses feudataires. Comme le propriétaire de l'Etat Indépendant du Congo jadis, il amassa indûment une fortune essentiellement pour entretenir un mystérieux réseau de succédanés, de mentors et de thuriféraires. Ceux-ci lui façonnèrent un masque de respectabilité et tissèrent autour de son personnage, des rets et des chausse-trappes invisibles. Durant plus de trois décennies d'un régime ubuesque, le vorace satrape fit parfois semblant d'être surpris qu'on lui reproche d'avoir confondu les caisses de l'Etat avec sa caisse personnelle ou d'avoir traité les Congolais comme ses sujets, alors que son prestige aurait dû rejaillir sur eux exactement comme Léopold II avec les Belges. Le fantasmagorique Etat Indépendant du Congo a disparu avec son fondateur-propriétaire, il en a été de même avec le Zaïre exsangue avec son Maréchal-président-fondateur. Si les Belges soldèrent l'E.I.C. en sauvant in extremis l'image de leur royauté, le Zaïre s'est effondré dans un fracas digne de la mégalomanie dans laquelle évoluait celui dont le nom était tout un programme : Sese Seko Kuku Ngbendu wa Zabanga (le guerrier-intrépide-qui-laisse-le-feu-à-son-passage, le coq-qui-couvre-toutes-les-poules-de-la-basse-cour). Les deux personnalités tout aussi controversées alimenteront durant longtemps des légendes malsaines. Au fil du temps, passant outre leurs aberrations monumentales, leurs épigones ne retiendront probablement que les mythes. Et comme en politique, les mythes fascinent souvent plus qu'ils ne révulsent, celui de Mobutu, à l'instar de celui du deuxième roi des Belges servira probablement de fondement à d'autres autocraties. L'Histoire de l'humanité n'est-elle pas pavée d'anachronismes ?

L'engouement des Congolais pour un enseignement non maîtrisé ne traduit-il pas ce désir excessif de devenir des sosies polymorphes des maîtres d'antan ?

L'érection des cathédrales du désert ne relève-t-elle pas de la volonté de désaliénation forcée et maladroite ?

Le dérèglement des modes de vie n'est-il pas responsable de l'absence de maîtrise des modes de reproduction sociale, du mode déplorable de gestion de la santé, de l'inversion du rôle

de la femme et, en fin de compte, d'une mauvaise intégration dans un monde en perpétuelle mutation ?

De résidus des valeurs intrinsèques que la colonisation n'a pas réussi à étouffer et que l'incurie autocratique n'a pas perverties, peut-on faire renaître un nouveau *modus vivendi* et un consensus social acceptable garantissant une coexistence pacifique ?

Peut-on rêver que les bouleversements politiques ne se traduiront pas en un changement de mode d'aliénation et d'assujettissement ?

A l'aube du III^{ème} millénaire, et au-delà de l'espoir vite déçu, suscité par l'instauration de la troisième République Démocratique du Congo, les plus belles pages de l'Histoire congolaise auraient dû enfin être écrites non pas à New York, à Bruxelles mais à Kinshasa, comme dans le rêve de Patrice Emery Lumumba. Au lieu de cela, l'avenir des Congolais se joue à Pretoria, à Harare, à Kampala, à Kigali, à Windhoek et même sous une tente de bédouins à Syrte pour ne pas dire n'importe où. Au moment où nous mettons un point final à cet ouvrage, leur sort est suspendu à celui des armes. Quel tribut payeront-ils encore ? Est-ce cela la véritable décolonisation de l'Afrique noire tant rêvée ?

Une partie des réponses à toutes ces questions se trouve dans la maîtrise de l'Histoire par ses propres acteurs. Il faudra que la génération actuelle de Congolais puisse décoder ce que les Belges chuchotaient en aparté, ce que les missionnaires glissaient dans leurs diaires, ce que cachent les accords léonins autour de leurs richesses pour ne pas répéter les erreurs des aînés, évaluer leurs faiblesses et leurs capacités, bref choisir librement leur véritable place dans le monde du XXI^{ème} siècle.

Notre ouvrage se veut être une modeste contribution à des synthèses qu'il faudra constamment actualiser à l'instar de celui du professeur Isidore Ndaywel E. Nziem¹. Au risque de décevoir les friands de "révélations fracassantes", nous tenons à préciser que cet ouvrage n'est pas une chronique journalistique,

¹NDAYWEL è NZIEM I., *Histoire générale du Congo. De l'héritage ancien à la République Démocratique*, CGRI-DUCULOT-ACCT, Paris-Bruxelles, 1998, 995 p.

même si certains événements vécus sont restitués en témoignage direct.

Notre modeste ambition a été de transcrire les faits connus dans un langage différent. Nous nous sommes heurté à la masse de faits parfois tragiques ou simplement anecdotiques et d'événements intrigants, inexpliqués, mystérieusement entretenus pour des raisons politiques, stratégiques ou simplement perverses.

Nous avons pris le risque d'être placé dans la position de ceux qui ont cherché à traduire en langage courant le mimétisme de la résistance ou de celle des chroniqueurs, dont les récits sont empreints d'une connotation moralisante. A défaut de ne pouvoir utiliser aujourd'hui des termes plus optimistes pour décrire une situation qui ne l'est pas, nous avons choisi une franchise brutale quitte à susciter la polémique.

Notre inquiétude réside moins dans la crainte d'une critique qui soulignera vraisemblablement le caractère présomptueux de notre jugement, que dans le risque d'avoir mal reconstitué le puzzle des faits et des dates avec toute la rigueur nécessaire ou d'avoir omis d'autres faits susceptibles d'être soulignés. L'importance des faits historiques est toujours subjective, car les critères qui ont présidé à leur choix sont nécessairement aléatoires. C'est aussi cela la problématique de l'Histoire immédiate.

Avec peu d'académisme, très peu de propos flatteurs ou pamphlétaires pour ou contre les acteurs publics, nous avons tenté humblement d'apporter notre contribution à la relecture de l'Histoire d'un pays où le hasard nous a fait naître.

Notre gratitude s'adresse au professeur Laurent Monnier de l'Institut universitaire d'études du développement à Genève, connaisseur du Congo pour y avoir vécu et dispensé l'enseignement à l'Université Lovanium devenue Université de Kinshasa. Auteur d'intéressantes analyses politiques sur le pays, ses remarques pertinentes nous ont permis de recentrer certains de nos propos et d'en approfondir d'autres.

Nous remercions également Madame Sylviane Werren Kanyarwunga pour sa collaboration. Outre son concours logistique, la documentation, la relecture, les corrections et autres retouches nécessaires lui étaient dévolues. Sans son précieux concours, cet ouvrage n'aurait pas vu le jour. Puisse-t-elle trouver dans sa publication, le fruit de son propre labeur !

Première partie
Un siècle de violence étatique

Chapitre I

La déprédation léopoldienne du Congo

La "Terra incognita"

Atteinte en 1483 par le navigateur portugais Diogo Cam ou Cao, l'embouchure du fleuve Congo, qu'il baptisa Poderoso (et transcrivit Nzadi en "Zaïre"), intrigua l'envoyé du roi Jean II (1481-1495). Celui-ci dépêcha d'autres navigateurs lusitaniens, dont Bartolomeu Dias de Novaes et Vasco de Gama, pour poursuivre cette expédition dont le but principal était la découverte de la route des Indes en passant par le Cap de Bonne-Espérance, pointe sud du continent africain. La rencontre entre les Portugais et les habitants du royaume du Kongo sera à la base des rapports politiques fructueux entre deux royaumes éloignés. Sous le règne d'Afonso Ier le Grand (1506-1543), ces rapports débouchèrent sur la première évangélisation des Africains et l'introduction des écoles à la capitale du Kongo, Mbanza Kongo devenu en 1596 Sao Salvador. Au XVIIème siècle, les Portugais abandonnent le Kongo (pour s'intéresser à la traite des Noirs en Angola) au profit des marchands et des capucins hollandais. La défaite et la mort d'Antonio Ier Afonso à la bataille d'Ambuila le 25 octobre 1665 marquent la fin de la splendeur du royaume du Kongo. Ce royaume qui venait de se désintégrer était la plus connue (en Europe) des entités politiques qui fleurirent en Afrique centrale parmi lesquelles, les ensembles Luba, Kuba, Lunda, Azandé, Mangbetu, Tshokwe... Toutes seront ébranlées progressivement soit par la traite des esclaves, soit par le choc brutal de la colonisation européenne. Jusqu'au XIXème siècle, le bassin du fleuve Congo et tout l'ensemble du pays étaient très mal connus de la majorité des Européens.

Il a fallu attendre le début des expéditions britanniques, financées par la *Royal Geographic Society* et surtout les rapports

de voyage du médecin, pasteur et humaniste anglican le Dr. David Livingstone (de 1852 à 1873) étayés par les récits fantastiques du journaliste, aventurier et explorateur Gallois Stanley (John Rowlands, sir Henry Morton), pour avoir une idée de ce que cachait la grande forêt équatoriale. Excentrique, raciste et cruel, il décrivait l'homme noir avec un rare mépris : "*C'est l'anneau entre l'homme moderne et ses ancêtres selon Darwin ; ce type, presque bestial, mérite d'être rangé parmi les plus dégradés de l'espèce humaine*"². A la tête d'une armée expéditionnaire de 353 Africains (dont la moitié périt en cours de route), H. M. Stanley, envoyé par le *New-York Herald* du célèbre James Gordon Bennett Jr. (financé conjointement par Edward Levy-Lawson du *Daily Telegraph* de Londres), traversa l'Afrique centrale de Zanzibar à Boma (soit 11.000 km) laissant de nombreux cadavres sur son parcours alors qu'il était simplement sensé retrouver le médecin et philanthrope anglican David Livingstone sur les bords du lac Tanganyika (Ujiji) en 1871. A 50 ans, il est chargé par le gouverneur Charles Gordon dit "Pacha" de secourir le médecin et explorateur Juif allemand Eduard Schnitzer alias Mohamed Emin Pacha, encerclé par les fanatiques musulmans de Mohamed Ahmad Abdallah dit le "Mahdi" (prophète) en 1886. A la tête d'un millier de soldats et porteurs africains encadrés par sept officiers britanniques, il quitte Boma le 18 mars 1887 pour atteindre Zanzibar le 6 décembre 1889. Ce fut son dernier périple africain. Celui que les Congolais surnommèrent "Bulamatarî"³ était le premier homme de race blanche à sillonner ainsi le bassin de l'actuelle République Démocratique du Congo depuis Moanda jusqu'à Ujiji (Tanzanie). Ses récits épiques publiés dans *A travers le continent mystérieux* et dans *Vers les montagnes de la lune sur les traces d'Emin Pacha, 1887-1889* attirèrent l'attention des médias de l'époque sur cette "terra incognita". Sa réplique "Dr.

²Stanley H.M., *Vers les montagnes de la lune sur les traces d'Emin Pacha, 1887-1889*, Ed. Phébus, Paris, 1993.

³Pour les autochtones qui lui attribuèrent le sobriquet de Bulamatarî, H.M. Stanley était la réincarnation (mundele) de Dom Francisco Bullamatarî, un personnage historique de San Salvador du XVI^{ème} siècle, célèbre pour sa cruauté. Il n'avait donc aucun rapport avec la signification de "briseur de rocs" qu'a retenu l'épopée coloniale (Ndaywel-è-Nziem, *Histoire générale du Congo. De l'héritage ancien à la République Démocratique*, op.cit., p.298).